

Inhibition, symptôme et angoisse

**De l'inhibition
comme suppléance :
Artaud et Gödel**

Michel BOUSSEYROUX

**I
La contre-parole d'Antonin Artaud ¹**

Je suis non seulement honoré mais ému de parler ici, à l'invitation de Françoise Gorog, en ce lieu si chargé d'histoire et marqué par la présence de Lacan et de tant de noms pour moi mémorables, comme Clérambault, Delay, Deniker, Melman, Czermak...

« Il n'y a rien à promettre
juste faire en sorte,
si le ciel est le maître
de rester encore...
fous à lier
de Sébastopol à Villiers
fous à lier
dans les cours, sous les escaliers

Michel Bousseyroux est psychanalyste à Toulouse, membre de l'EPFCL.

1. Conférence prononcée à Sainte-Anne, amphithéâtre Morel, pavillon Magnan, le lundi 16 janvier 2012, à l'invitation du D^r Françoise Gorog, psychanalyste membre de l'EPFCL, psychiatre chef de service au CH Sainte-Anne et fondatrice de l'Institut hospitalier de psychanalyse de Sainte-Anne (IHPSA).

vous seuls voyez
cette camisole vous relier. »

Les Innocents chantaient ça en 1992. Oui, contre réverbères et marées, on en voit chaque jour des fous à enfermer sur un océan de peupliers. Mais, dans les services fermés, qui veut encore, comme à l'Institut hospitalier de psychanalyse de Françoise Gorog, être leur parolier ou leur donner de quoi écrire ou crayonner, comme le firent pour Artaud les docteurs Ferdière et Latrémolière en 1945 à l'hôpital de Rodez ?

Pourquoi sont-ils à lier, les fous ?

Lacan répond. Parce qu'ils sont libres ! Le fou, c'est l'homme libre, dit-il. Parce qu'il a l'objet petit *a* à sa disposition, dans sa poche. Il n'a pas comme le névrosé à le demander à l'Autre. Mais attention ! Rien n'est aussi aliénant que la liberté ! La liberté est une superaliénation qui ne laisse pas le choix. C'est l'aliénation de *la liberté ou la mort* ! La seule preuve de la liberté que l'on puisse faire, c'est de choisir la mort. Choisir la liberté, c'est la liberté de mourir.

La folie de Lucile

Le fou, c'est l'homme libre de la Terreur. La Terreur a trouvé son maître absolu en celle qui choisit de perdre la tête. C'est Lucile, la femme de Camille Desmoulins, dans la pièce de Büchner, *La mort de Danton*. Lucile, à la dernière scène de la pièce, alors que Camille et Danton viennent d'être guillotins, s'assoit sur les marches de la guillotine et, voyant passer une patrouille de citoyens, crie : « Vive le Roi ² ! » Aussitôt un citoyen s'empare d'elle et, au nom de la République, la fait monter à l'échafaud. Paul Celan dit que ce « Vive le Roi ! » est hommage rendu non pas à la monarchie ni aux choses du passé mais à une majesté du présent, à la majesté de l'absurde. C'est la *contre-parole*, dit dans son allocution pour la réception du prix Büchner Paul Celan, une parole qui casse les fils qui faisaient d'elle une marionnette : c'est un acte de liberté. Disant « Vive le Roi ! » devant le citoyen de la Révolution, Lucile sait

2. P. Celan, *Le méridien et autres proses*, traduit par Jean Launay, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », p. 63-64.

qu'elle perd la tête, que sa tête va au panier. Mais Lucile n'est pas folle à lier, elle est folle a-liée, elle est libre de tout lien, libre de tout lien social, qu'il soit pour ou contre la Révolution. Elle est libre du lien de la parole en tant que la parole nous lie au sens, et c'est pourquoi Celan dit que c'est l'hommage rendu à la majesté de l'absurde. Car elle rend absurde, insensé le « Au nom de la République » dont le citoyen s'autorise pour la faire guillotiner.

Le défi de Lucile est plus radical que celui de Sygne de Coûfontaine, l'héroïne de Claudel qui à la fin de *L'otage* oppose un non *non-dit*, muet, non articulé, réduit à un signe que *non* lu sur ses lèvres et qui signifie un non absolu à la parole. Le non de Lucile n'est pas un non à la parole, c'est, comme le dit Celan, une « contre-parole ». Là où Sygne, par son sacrifice, porte le signifiant maître au suprême, Lucile le destitue.

C'est dans la parole que Lucile contre la parole. Mais qu'est-ce qu'une parole qui contre la parole ? Disons que c'est une parole qui décapite le pouvoir de la parole, celui de commander, celui de signifier, celui de représenter, celui de nommer et surtout de parler au nom de. La contre-parole fait plus que montrer ce qui fait la limite de la parole. Elle guillotine la parole qui se voudrait maîtresse du symbolique. *On peut toujours couper la parole. On ne coupe pas une contre-parole. C'est elle qui tranche*, tel le *Soleil cou coupé* d'Apollinaire. Dire, comme l'écrit Celan, « un pendu étrangle sa corde » est une contre-parole. Avec Lucile, c'est une femme sans tête qui raccourcit son louison, ainsi qu'on appela d'abord l'invention, en 1791, du bon docteur Louis.

Le risque de la contre-parole, c'est le risque qu'a à prendre le psychanalyste dans son acte, quand son interprétation prend le contre-pied de la résonance sémantique des mots pour *faire sonner autre chose que le sens*. L'interprétation est du sens et va contre la signification. Autrement dit, elle *contre-signifie*. C'est pour autant qu'elle réussit, comme y parvient le poète, à faire violence à l'usage habituel de la langue, au sens qu'on dit commun, qu'elle a chance de produire un effet de trou, c'est-à-dire un effet de réel sur la jouissance. Nous allons voir jusqu'à quel point Artaud, préférant être fou plutôt que de forfaire, a poussé cette violence faite à la langue en inventant la contre-parole glossolalique.

Schreber et Artaud : deux noms assassinés

Mais demandons-nous d'abord ce qu'il s'agit au juste de contrer dans la psychose. Prenons Schreber. Il est aux prises avec des phénomènes de langage imposés par l'Autre divin qu'il appelle « le parler en nerfs », qui consiste en la contrainte au jet continu de la pensée, soit en la contrainte à penser sans relâche, contrainte qui est d'autant plus forte que le tempo de la parole des voix intérieures se ralentit à l'extrême dans sa tête. S'il n'est pas libre de ne penser à rien, c'est parce que s'il ne pensait pas sans cesse, autrement dit s'il ne parlait pas sans cesse intérieurement, ce serait l'Autre, Dieu, qui, cessant de jouir, disparaîtrait, puisque c'est des pensées du sujet qu'il jouit et donc existe. S'arrêter de penser, et donc de parler dans sa tête, c'est, pour Schreber, perdre son lien à l'Autre. Schreber est fou à lier, fou qui a absolument besoin d'être lié, ligoté par la pensée, par les nerfs de la parole à l'Autre divin. La parole, que ce soit celle des voix, celle des oiseaux miraculeux parleurs ou celle du parler en nerfs, est ce qui le lie à l'Autre en tant qu'il est comme lieu identifié à la jouissance. Ce qui l'en délie un peu, ce qui le rend un peu moins fou à lier, c'est ce qu'il appelle ses badinages devant le miroir, dans sa jouissance transsexualiste. Ce qui indique d'ailleurs que le transsexualisme peut être une façon de n'être pas si fou à lier que ça, celui-ci pouvant être un moyen de ne pas être tout entier lié, comme objet petit a, à l'Autre, de n'être pas tout a-lié.

Prenons ici le cas d'Antonin Artaud, qui est aussi un cas de paranoïa et non de schizophrénie, comme Gilles Deleuze l'a diagnostiqué, même si, pour contrer Lewis Carroll, Artaud en prend les airs quand, en 1943 à Rodez, il retraduit ou plutôt réécrit le chapitre VI de *De l'autre côté du miroir*, Humpty Dumpty y devenant Dodu Mafflu. Le symptôme psychotique majeur d'Artaud était, de départ, la déperdition de pensée, avec la douleur éprouvée dans le corps de cette perte, de ce vidage de la pensée. Quant à son angoisse, il dit dans une lettre à monsieur le Législateur de la loi sur les stupéfiants³ qu'elle est « aussi fine que les aiguilles de toutes les boussoles de l'enfer » et qu'elle lui « pince la corde ombilicale de la vie ».

3. A. Artaud, *L'ombilic des limbes*, Paris, NRF/Gallimard, coll. « Poésie », 1993, p. 68-72.

Mais là n'est pas le pire. Le pire, explique Derrida ⁴, c'est que son corps lui a été volé, et même sa naissance. Artaud a la certitude que son corps lui a été volé depuis toujours *par Dieu, qui s'est introduit, par effraction, par l'orifice utéro-fécal, à sa place dans le ventre de sa mère et qui lui a donc subtilisé sa naissance*, « comme si naître pouvait depuis longtemps la mort » ! D'où l'angoisse qui pince l'ombilic du réel du vivant. Tout l'effort d'Artaud sera donc de se refaire un corps par une nomination. C'est ce qu'il tente dès 1937 lorsqu'il a une liaison amoureuse, érotomaniacque, avec Cécile Schramme et qu'il veut se marier avec elle pour que de cette union une nomination se produise. Sa demande en mariage est une demande de baptême de son corps au nom de Cécile. Mais, le 27 mai 1937, Artaud rompt avec Cécile. Là commence ce que Lacan appelle la passion d'Antonin Artaud. En août, Artaud part en plein délire christique pour l'Irlande, d'où il est rapatrié en septembre pour être interné au Havre puis à Rouen. Lacan le rencontre en avril 1938 à Sainte-Anne et le diagnostique érotomane « irrémédiablement fixé ».

Que s'était-il passé ? À quoi correspond, du point de vue nodal de la structure, l'échec de la tentative de baptême de son corps au nom de Cécile, si l'on veut bien penser celle-ci comme une tentative de réfection d'un nouage borroméen au moyen d'un quatrième rond nominateur ? (Parenthèse. Je précise ici que c'est avec le nœud borroméen, qui se défait si on coupe un de ses ronds, que Lacan pense ce *qui fait qu'on arrive à se tenir, soit à n'être pas fou*. Pour cela, il faut quatre bouts de ficelle. On est fou, parano, en gros, si les bouts se rabotent pour n'en faire plus qu'un.) Cet échec, donc, a précipité la confusion et même l'indistinction du réel, du symbolique et du corps, d'où résulte le nœud à une seule corde de la paranoïa. C'est à cette régression préborroméenne que correspond le délire passionnel d'Artaud.

L'effet subjectif majeur de cette régression préborroméenne est ce que Schreber appelle le meurtre d'âme. Cela se passe dix mois après sa nomination de président à la cour d'appel de Dresde, aux environs de la mi-mars 1893, à la clinique de Flehsig. Un journal lui tombe sous les

4. J. Derrida, « La parole soufflée », dans *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Point », 1979, p. 268.

yeux où il lit l'annonce de sa propre mort. Il hallucine son nom propre dans la rubrique nécrologique du journal. Lacan appelle cela en 1958 meurtre du sujet. En 1975, il aurait pu l'appeler meurtre de la nomination, meurtre du sujet comme portant un nom. Car c'est la nomination qui est sacrifiée (*Versöhnung*), le délire de rédemption qui s'ensuit étant une tentative de réconciliation avec la nomination. Car à partir de là le procès psychotique va prendre la tournure d'une expiation et d'une propitiation, où c'est comme femme et épouse qu'il est offert à Dieu.

Artaud témoigne du même événement. Artaud déclare qu'Antonin Artaud est mort à Ville-Évrard un nuit dramatique d'août 1939. Il a été tué par Dieu parce qu'il n'était plus vierge, parce qu'il n'avait pas dit non à la jouissance immonde. Artaud explique à Rodez, dans une lettre à Claude-André Puget⁵ du 18 juillet 1943 signée Antonin Nalpas, que son cadavre est sorti nuitamment de Ville-Évrard, que Dieu a mis cette nuit-là une autre âme dans un même corps que le sien (un sosie), que quelqu'un d'autre s'est réveillé dans le lit d'Antonin Artaud et *dans un corps identique au sien mais neuf et vierge* et que ce quelqu'un s'appelle Antonin Nalpas. Un corps a donc été *substitué* au corps mort d'Antonin Artaud, *tué par Dieu* parce que souillé par l'infamie du sexe, et ce corps *chaste et pur* porte le nom du patronyme *maternel* d'Antonin, qui signera ainsi toutes ses lettres jusqu'à celle du 31 juillet 1943 au docteur Latrémolière, où il lui explique qu'à 11 ans à Marseille il a été sauvé par l'ange de l'Extermination d'un empoisonnement et que cet ange, c'est lui, le docteur Latrémolière, qui le sauve de nouveau. À partir de ce jour, les lettres suivantes seront de nouveau signées Antonin Artaud. Antonin se réapproprie son nom.

Se faire un corps en creusant le caca de l'être

Artaud va donc beaucoup plus loin que Schreber dans son expérience du meurtre du sujet comme perte du lien au nom propre. Il perd son patronyme, celui du Père comme Nom, *en même temps qu'il perd son corps*. Le miracle est qu'*il habite le même corps avec un autre nom, celui de sa mère*, et qu'il retrouve la pureté pré-adamique des corps pouvant se reproduire sans sexe. En octobre 1939, il dit que le corps de monsieur

5. A. Artaud, *Œuvres complètes*, tome X, Paris, Gallimard, 1974, p. 69-74.

Artaud est remonté des Enfers et, comme le Christ, attend de ressusciter, mais qu'il s'y refuse. Ce que va vouloir Artaud, une fois qu'il aura repris son nom patronymique paternel, c'est non seulement donner un corps au père mais se redonner un corps vierge, qui soit sans sexe et sans organes et qui, à partir du non-être, fasse être, par parthénogenèse, non pas des fils (ça ferait trop jouir le père), ah ! ça non ! mais des filles qui, aimant le père, lui donnent corps. Si le corps reste à faire, pour Artaud, c'est que le corps, dans la paranoïa, n'est pas structuré par le manque phallique qui leste la libido narcissique du névrosé. Tant et si bien qu'il s'envole, comme un ballon gonflé à bloc par la pété, comme il dit, des gaz érotiques !

« Pour VIVRE il faut avoir un corps », dit Artaud ⁶, mais « le corps, on se le fait soi-même ou alors il ne vaut pas et ne tient pas ». Comment est-ce qu'on se le fait ? Artaud répond : avec le caca, qui, en passant par l'utérus, fait le corps.

Mais pour que le corps tienne, il faut le nœud. Artaud dit que son corps est corde, *nœud corde*, « centre-nœuds ». Et pour qu'il fasse nœud il faut inventer le Kha-Kha, le « souffle du double vé cé » des glossolalies, écrites en caractères typographiques gras, que Derrida qualifie de « rigoureuse écriture du cri ». Ce sont, dit Artaud, des « syllabes qu'[il] invente ». Ces syllabes inventées, non pas à comprendre, Artaud les inclut par blocs de S1 dans sa poésie comme une contre-parole, et doivent être, à chaque lecture, « expectorées, éructées ». Car pour bien faire parler lalangue il faut que se fasse entendre la langue, l'organe de la parole, *glôssa*. La poésie veut faire parler lalangue, dit Artaud dans une lettre du 22 septembre 1945, « avec un sens hors grammatical, mais il faut que ce sens soit valable en soi, c'est-à-dire qu'il vienne d'affre, – affre cette vieille serve de peine, ce sexe de carcan enfoui qui sort ses vers de sa maladie : l'être [...]. » Plus loin il ajoute : « Quand on creuse le caca de l'être et de son langage, il faut que le poème sente mauvais [car] tout grand poète, s'accouchant, sent mauvais. [...] J'aime les poèmes qui puent le manque et non les repas bien préparés ⁷. »

6. A. Artaud, Dossier « Pour en finir avec le Jugement de Dieu », dans *Œuvres complètes*, tome XIII, Paris, Gallimard, 1974, p. 271.

7. A. Artaud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, Gallimard, 1971, p. 185-186.

Glossolalie et nomination

Que nous dit là Artaud ? Qu'il faut que le poème sente, pue le manque, sente, pue l'objet *qui est ce qui manque*, l'objet *a*, et que c'est de là que sort le manque du manque qui fait bouchon. Les syllabes inventées font bouchon. Mais pas dans le corps, comme l'angoisse. Pas dans le réel, comme le symptôme. *Dans le symbolique, dans le langage : comme l'inhibition.*

La glossolalie n'est pas « concassement du langage », elle est « pulvérisation hasardeuse du corps⁸ » joui qui, de s'immiscer dans le symbolique, en bouche le gouffre béant. *D'inventer le Kha-Kha elle inhibe la fonction mortelle de la fécalité.*

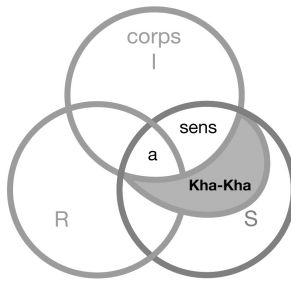


Fig 1. La glossolalie, « pulvérisation hasardeuse du corps » dans le symbolique. L'écriture en caractères gras, bouchon du symbolique.

Mais pour que les syllabes inventées opèrent, en tant que contre-parole, comme *bouchon du symbolique*, il faut le nouage R.S.I. mis à plat. Ce qui est loin d'être le cas pour Artaud. À moins qu'une nomination ne réfectionne du borroméen. Ce que réussit Artaud : par ses poèmes de *Suppôts et supplications* il arrive à refaire un nouage qui le tienne au réel. L'invention de sa contre-parole équivaut à une nomination qui rétablit le nœud.

8. A. Artaud, « Interjections », dans *Œuvres complètes*, tome XIV**, *Suppôts et supplications*, Paris, Gallimard, 1978, p. 11.

Le retour d'Artaud au borroméen

Sur un dessin d'octobre 1945 fait à Rodez, on lit ceci : « La potence du gouffre est l'être et non son âme, et c'est son corps. » La poésie, *Artaud-le-totem-étranglé* s'en est servi comme d'une corde qui arrime « le corps du gouffre, le gouffre en corps, ce gouffre le corps, le gouffre corps, l'autre éperdu du nœud par où le cœur inconscient libère sa soif propre de noué néant ⁹ ». Pas pour se pendre, donc. Pour *refaire le nœud, le refaire borroméen* ! Mais il ne le refait pas comme Joyce avec son ego. Il le refait avec sa langue, celle de ses syllabes inventées. C'est elle qui, après Rodez, fait suppléance. Mais non pas comme sinthome qui répare la défaillance du symbolique. Car ce qu'elle répare, c'est le « noué néant » auquel est suspendu le corps gouffre.

Madame Utérine fécale : la poésie

Artaud n'a pas fait que perdre son corps, un corps qui lui soit propre. Il a perdu le nœud propre au parlêtre, dans le séisme de 1937. Le tsunami du délire d'envoûtement fut tel qu'il submergea complètement R.S.I., dissociant le réel, le symbolique et l'imaginaire pour les fondre dans le trèfle paranoïaque. Puis il y eut les *Cahiers de Rodez* et cette multitude de lettres à travers lesquelles on mesure combien est colossale la volonté d'Artaud de répondre du réel, de se faire un corps et de contrer le symbolique. Sa poésie, il l'appelle « Madame Utérine fécale ». Non seulement la poésie a un Nom mais elle fait nomination du corps. Par cette nomination indice de l'imaginaire, la poésie d'Artaud le Mômô prend une fonction d'inhibition de ce dans quoi l'être se rassemble... et qui est le ca ca. C'est pour en inhiber, limiter, détourner la fonction d'expulsion qu'elle nomme « Utérine fécale » ce qui, du corps incréé et hors sexe, échoue à procréer et à créer. Dès lors, Artaud peut annoncer, proclamer ce qu'il est : *Artaud – un corps* ¹⁰.

9. A. Artaud, *Œuvres complètes*, tome XIV***, *Suppôts et supplications*, op. cit., p. 147.

10. *Ibid.*, p. 72.

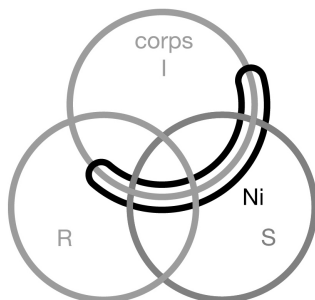


Fig. 2. Madame la poésie, nomination du corps Ni.

Là, ce n'est pas comme bouchon du trou du symbolique mais comme quatrième rond couplé au corps et qui nomme ce que l'imaginaire ne peut du corps imaginer, que la poésie opère. Artaud se dit être un corps, rien qu'un corps. Il est un corps-poème : corps et poème – c'est mon hypothèse – font couple en un nouage borroméen à quatre où la corde du poème en corrige, au niveau du corps, le dénoué. Il le dit dans *Cogne et foutre* (septembre 1946) : « Je n'emploie pas de mots et je n'emploie même pas de lettres ¹¹. » Du poème, « ce ne sont plus des sons ou des sens qui sortent, plus des paroles mais des CORPS, [...] des CORPS animés. Corps et foutre, dans l'infernal brasier où plus jamais la question de la parole ne se pose ni de l'idée ¹² ». La poésie, pour Artaud, est donc ce que Lacan dit qu'elle est : « la résonance du corps ¹³ ». Il le dicte dans *Interjections* : ses glossolalies, « c'est la pétée des gaz érotiques de l'endroit où ça tombe mort. Du corps par le corps avec le corps depuis le corps et jusqu'au corps. [...] Le corps se fait en arrière de lui-même et non en avant, par coupures de rajouts ¹⁴ – ». En arrière de lui-même il y a le totem étranglé par « **chatte-mite et patron minet**, les deux vocables salauds **que père et mère ont inventés** pour jouir de lui au plus gros ¹⁵ ».

11. *Ibid.*, p. 26.

12. *Ibid.*, p. 31.

13. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 19 avril 1977.

14. A. Artaud, *Œuvres complètes*, tome XIV**, *Suppôts et supplications*, op. cit., p. 12.

15. A. Artaud, « Centre-mère et patron-minet », dans *Œuvres complètes*, tome XII, Paris, Gallimard, 1974, p. 24.

C'est donc de père et mère qui jouissent de lui in utero que le poème Artaud le Mômô est l'exécration. Car c'est avec quelque apparentement que ce soit que coupe sa contre-parole, sur l'échafaud de l'existence.

L'inhibition nominatrice

Le cas d'Antonin Artaud nous enseigne sur le corps et la fécalité dans la psychose paranoïaque. Et sur la possibilité de son traitement ! De son traitement par l'écriture en caractères gras, dont les « syllabes inventées » prennent une fonction de limitation de l'imaginaire, opérant comme un *inhibiteur sélectif de la recapture par Dieu de la jouissance du corps sans organes*. Avis aux psychiatres érotomanes ! Car Artaud-le-corps nous apprend que c'est l'inhibition, en tant que nominatrice du corps par la poésie, par ce que la poésie en fait résonner, qui, mieux que le symptôme, le sépare de la jouissance qu'il identifie dans le symbolique, lieu de l'Autre.

Que la médecine incompétente se rassemble autour de moi, si c'est un beau cas, écrit Artaud. « Et quant au cas, c'est un beau ca ca. Souffle Kah Kah, de l'occultisme des cuistres. Mais ce n'est pas le mystère du souffle, et encore moins le souffle du moi ¹⁶. » C'est le mystère AR-TAU ¹⁷, comme il écrit son nom, y phonétisant le *tau* de la lettre grecque (τ) qui est le symbole de l'ordre des Antonins et des chevaliers de Saint-Antoine, fondé en 1095.

AR-TAU *inhibe l'exécration de ce qui se produit chaque fois que son nom propre est prononcé* et qui correspond à la béance du (- 1) qu'ouvre, entre l'imaginaire et le réel, l'inexistence de l'Autre de l'Autre. Or, c'est là finalement que Lacan place l'inhibition, à la fin du séminaire *Le moment de conclure*, le 8 mai 1978, quand il dit : « C'est la béance entre l'Imaginaire et le Réel, si tant est que nous puissions la supporter, qui fait notre inhibition. » C'est cette béance qu'a supportée le corps contre-parlant d'AR-TAU.

16. A. Artaud, *Œuvres complètes*, tome XIV*, *Suppôts et supplications*, Paris, Gallimard, 1978, p. 51.

17. A. Artaud, *Œuvres complètes*, tome XIV**, *Suppôts et supplications*, op. cit., p. 147.

II

Une psychose angélique : Kurt Gödel¹⁸

L'ange est l'un des concepts fondamentaux de la Bible, de l'Ancien Testament aussi bien que du Nouveau. Il a été inventé pour dire que Dieu a des messagers. Qu'ils soient bons, bienveillants, ou anges du malheur, tel l'Exterminateur, leur existence ne fait jamais problème dans la Bible, où ils reçoivent des noms selon leur fonction, Raphaël, Gabriel ou Michel, leur prince à tous à qui la communauté juive est confiée. Le livre d'Hénoch en a construit le système hiérarchique, qu'a repris et développé dans son traité *La hiérarchie céleste* un très grand théologien néo-platonicien du V^e siècle qu'on a longtemps pris pour un contemporain de saint Paul et qui fascina les théologiens du Moyen Âge, appelé le Pseudo-Denys l'Aréopagite. On lui doit aussi un traité sur *les noms divins*. C'est que les anges existent tout autant que les Noms-du-Père, dont ils sont les messagers.

Lacan, Teilhard et les anges

Pas étonnant donc que Lacan ait parlé des anges lors de sa première et unique leçon du séminaire *Les Noms-du-Père*, le 20 novembre 1963, au moment même où son enseignement était proscrit, à la suite des manœuvres d'un ange aux ailes de dindon auprès de l'IPA. Il en parle à propos du tableau du Caravage, *Le sacrifice d'Isaac*, où l'on voit, dans la première version du tableau qui se trouve à Princeton, Abraham sur le point d'égorger son fils et qui se tourne vers le visage de poupon diaphane de l'ange qui, dit Lacan, « est là, présence de celui dont le Nom n'est pas prononcé ». L'ange est donc bien la présence du Nom-du-Père en tant qu'imprononçable, présence du signifiant de l'Autre barré.

Et c'est alors que Lacan évoque son dernier dialogue, qui le fit beaucoup rire, avec le père Pierre Teilhard de Chardin. C'était le 10 juillet

18. Conférence prononcée au Puy-en-Velay, le 16 février 2013, à l'invitation de Francine Gaillard, membre de l'EPFCL.

1954 à Rome, lors d'une réception donnée par la revue *Psyché* où Maryse Choisy l'avait invité (dans le numéro spécial 99-100 paru à la mort de Pierre Teilhard de Chardin, on voit Jacques Lacan photographié auprès de celui-ci, Maryse Choisy et Jean Hyppolite).

Lacan rapporte d'une façon un peu moqueuse ce dialogue avec le penseur du phénomène humain et de sa noosphère qui évolue vers le point Oméga : « *Mon Père, mais ces anges, comment faites-vous pour les supprimer de la Bible, avec votre montée de la conscience et tout ce qui s'ensuit ? J'ai cru que je le ferais pleurer. Mais enfin, voyons, est-ce que, vraiment, vous me parlez sérieusement ?* – *Oui, mon Père, je tiens compte des textes, spécialement quand il s'agit de l'Écriture, sur laquelle est fondée, en principe, votre foi. Avec son nominateur de la planète, qu'est-ce qu'il pouvait bien faire des anges* ¹⁹. »

Lacan est revenu sur cet épisode de sa rencontre avec Teilhard de Chardin dans le séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*. Les ailes en question dans ce titre ne sont pas celles de l'ange mais celles du désir de l'analyste dans son rapport au réel, en tant qu'il n'y atteint qu'à s'aïler, qu'à se donner des ailes, les ailes de la mourre, avec deux r, les ailes de la *morra*, ce jeu italien des doigts levés où c'est le réel que véhicule le nombre qui à la main se gagne. C'est lors de la leçon du 15 mars 1977, celle où il propose une façon topologique de définir la poésie, la parole poétique, en la distinguant tant de la parole vide de signification que de la parole pleine de sens, que Lacan reparle de sa discussion taquine avec Teilhard sur les anges.

Les arpenteurs de l'imaginaire

Là, il dit que le fameux *more geometrico*, le raisonnement à la manière géométrique dont se réclament Pascal ou encore Vico et sur lequel Spinoza a voulu fonder son éthique, « c'est la géométrie des anges, c'est-à-dire quelque chose qui malgré l'écriture n'existe pas », dit Lacan, qui continue : « Paradoxalement le Révérend Père Teilhard de Chardin n'y croyait pas, il croyait en l'homme, d'où son histoire d'homínisation de la planète.

19. J. Lacan, *Les Noms-du-Père*, Paris, Seuil, coll. « Paradoxes de Lacan », 2005, p. 95.

Je ne vois pas pourquoi on croirait plus à l'homínisation de quoi que ce soit qu'à la géométrie. La géométrie concerne expressément les anges et pour le reste, c'est-à-dire pour la structure, ne règne qu'une chose, c'est ce que j'appelle l'inhibition. C'est une inhibition à laquelle je m'attaque, je veux dire que je m'en soucie, je me fais un tracás pour tout ce que je vous apporte ici comme structure, un tracás qui est seulement lié au fait que la géométrie véritable n'est pas celle que l'on croit, celle qui relève des purs esprits, que celle qui a un corps, c'est ça que nous voulons dire quand nous parlons de structure, et pour commencer à vous mettre ça noir sur blanc, je vais vous montrer de quoi il s'agit quand on parle de structure ²⁰. » C'est alors que Lacan dessine au tableau le double tore troué à partir duquel il va expliquer ce qu'il appelle le tour de force du poète, qui est de faire qu'un sens soit absent.

La vraie géométrie, c'est la géométrie qui n'est pas des anges mais des corps, de ce qu'en mathématique on appelle corps commutatif, qui est ces structures algébriques que Dedekind a été le premier à définir. La vraie géométrie, pour Lacan, celle qui rend compte de la structure trouée du langage, c'est la géométrie du tore, la topologie du tore en tant que son trouage révèle la structure de la parole. Telle est alors la thèse de Lacan. Il ne croit pas plus que Teilhard aux anges et il va bien plus loin que Teilhard dans son incroyance. Il ne croit pas à la géométrie et à la pensée *more geometrico* parce que c'est une pensée de l'imaginaire inclus dans le symbolique qui est faite sur mesure, c'est le cas de le dire, pour boucher le trou du réel. Les anges de la géométrie sont en quelque sorte ces arpenteurs de l'imaginaire qui inhibent notre pensée du réel de la structure.

Un essai de rigueur : le théorème d'incomplétude

Je vais maintenant vous parler d'un mathématicien qui a fait appel aux anges pour suppléer au trou qu'il y a dans la théorie des ensembles, c'est-à-dire pour la rendre cohérente. Or c'est la cohérence qui, pour Lacan, prouve la psychose. Je rappelle ici ce qu'il déclarait en novembre

20. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 15 mars 1977, édition de l'ALI, p. 109.

1975 à l'université américaine de Yale ²¹ : « La psychose est un essai de rigueur. Je suis psychotique pour la seule raison que j'ai toujours essayé d'être rigoureux. [Ce qui ne l'empêchera pas de se dire, un an plus tard, hystérique parfait.] Cela va évidemment assez loin, poursuit-il, puisque ça suppose que les logiciens, par exemple, qui tendent vers ce but, les géomètres aussi, partageraient en dernière analyse une certaine forme de psychose. » Ainsi Lacan va-t-il jusqu'à considérer psychotiques les constructions logiques, pour autant qu'elles sont dans la visée schrébérienne d'annuler tout non-sens.

Établir des démonstrations de consistance absolue qui permettent de prouver que les mathématiques, par exemple l'arithmétique, sont complètes fut le fol espoir que caressa au début du xx^e siècle David Hilbert, dans son rêve de formaliser au moyen d'une langue artificielle universelle toutes les mathématiques, et c'est cet espoir que rendit illusoire le mathématicien des anges dont je veux vous parler, qui est le plus grand constructeur logique depuis Aristote. Il s'agit du pionnier de la science du réel, Kurt Gödel. C'est lui qui a élevé la logique à la hauteur de l'impossible, à la hauteur des impossibilités logiquement démontrables de la structure en formulant, à l'âge de 24 ans, en août 1930, la proposition mathématique la plus significative du xx^e siècle. Il s'agit du fameux théorème d'incomplétude, dont Gödel lui-même dit, dans une lettre à sa mère datant de 1952, qu'il « est du plus grand intérêt en dehors des mathématiques ». En effet, il est du plus grand intérêt en informatique aussi bien qu'en psychanalyse. Lacan l'écrit $S(\bar{A})$ et dit que la structure du grand Autre ne va pas à se recouvrir elle-même, ce qui signifie qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, autrement dit qu'il n'y a pas de Dieu qui puisse garantir un jugement dernier qui dirait enfin le vrai sur le vrai.

Que démontre Gödel en 1930 et 1931 ? Il démontre qu'un langage formel ne peut être à la fois cohérent (consistant, sans contradiction) et complet (sans indémontrable). Il aboutit en effet à deux résultats. Son premier théorème dit que tout langage susceptible d'être compris par un ordinateur et suffisamment riche pour comprendre l'arithmétique contient

21. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 9.

forcément des propositions indémontrables, c'est-à-dire ni démontrables ni réfutables dans ce langage. Ce théorème d'incomplétude dit donc qu'il existe des propositions, des énoncés que l'on a beau devoir savoir vrais et que l'on ne peut pourtant démontrer dans ce langage. Cela ne dit pas que c'est insoluble, cela dit simplement qu'on pourrait les démontrer dans d'autres langages plus riches des mathématiques où l'on ajouterait d'autres axiomes.

Forclusion de la vérité et forclusion du corps

Le premier théorème de Gödel établit que dans tout système consistant de l'arithmétique il y a un énoncé indécidable, son affirmation comme sa réfutation étant improuvables bien qu'il reste vrai dans la théorie des nombres où s'affirme sa propre indémontrabilité. Le deuxième théorème établit que si l'arithmétique est consistante sa consistance ne peut être établie par un raisonnement représentable à l'intérieur de l'arithmétique, celle-ci ne pouvant prouver l'énoncé qui exprime cette consistance.

Pour parvenir à ces résultats, Gödel invente une méthode très astucieuse. Il crée un codage de nombre, dits nombres de Gödel, chacun représentant chaque constante, chaque variable, chaque formule, chaque démonstration de l'arithmétique, y compris la formule métamathématique « la formule G n'est pas démontrable », soit une phrase qui paradoxalement est vraie si elle n'est pas démontrable. Ainsi, grâce à ce procédé d'internalisation par codage numérique d'un énoncé du métalangage dans le langage arithmétique, Gödel dissocie vérité et prouvabilité, démontrant que la vérité n'est pas internalisable dans un langage logique qui exclut la contradiction.

La vérité n'a pas de contraire, a dit Georges Braque²². Donc, plutôt que chercher à tordre le cou à la vérité menteuse, dissociions la vérité de la preuve, du démontrable. C'est ainsi que Gödel inaugure la science du réel, comme science du pas-tout démontrable. La science du réel repose sur ce retrait de la vérité, sur sa *Verleugnung*, son démenti avoué²³. C'est

22. G. Braque, *Le jour et la nuit, Cahiers de 1917-1952*, Paris, Gallimard, 1988, p. 36.

23. G. Lombardi, *L'aventure mathématique, liberté et rigueur psychotiques. Cantor, Gödel, Turing*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « ...In progress », 2005.

même une *forclusion délibérée et contrôlée* de la vérité comme cause, soit ce par quoi Lacan dans « La science et la vérité » spécifie le rapport de la science à la vérité comme cause.

Deux Gödel

Il y a le Gödel pour qui il y a de l'incomplétude, pour qui *pas-tout* est démontrable, pour qui *pas-tout se tient*. C'est le Gödel logicien. Et il y a le Gödel pour qui *tout se tient*, tout fait sens. C'est le Gödel psychotique. Les deux cohabitent. Gödel établit ses théorèmes peu après la mort de son père en 1929 et il semble qu'il ait déclenché sa psychose en 1931 ou 1932 alors qu'il était nommé *privatdozent*, maître de conférences à Vienne. Il se documente sur les traités de psychiatrie de Kraepelin et craint d'être intoxiqué par l'oxyde de carbone. Un délire d'empoisonnement, associé à des troubles hypocondriaques, d'abord à bas bruit, puis de plus en plus envahissant et qui le poussera à finir, pour se défendre de la toxicité de l'Autre, par ne plus s'alimenter, ne le quittera pas jusqu'à sa mort en 1978. Gödel mourut de consommation, d'inédie. Par le jeûne absolu qu'il s'était imposé il signait ainsi sa dernière volonté. La volonté de forclure le corps.

Dieu et l'en-je des mathématiques

Cette forclusion du corps fait retour dans le réel sous la forme de ce que j'appelle une psychose angélique. Gödel a en effet la certitude que les anges existent en toute logique. Comme il a la certitude que Dieu existe en toute logique. En deux pages de pure écriture de logique modale, il le démontre dans un texte de février 1970 intitulé « *Ontological proof*²⁴ » (« Preuve ontologique ») : la possibilité qu'existe Dieu posé comme la fonction $G(x)$ implique la nécessité que Dieu existe. Dieu est une pure fonction propositionnelle dont il est démontrable que l'existence est nécessaire. Quant aux anges, leur existence aussi est logiquement nécessaire au monde des mathématiques.

24. K. Gödel, « *Ontological proof* », dans *Collected Works*, volume III, New York, Oxford University Press, p. 403.

C'est ce qu'on découvre en lisant les milliers de pages des notes philosophiques que Gödel a écrites, qui sont conservées à la bibliothèque de Princeton et qu'a consultées Pierre Cassou-Noguès pour un livre passionnant intitulé *Les démons de Gödel, Logique et folie*²⁵. On y apprend que Gödel eut à New York un psychanalyste jungien, un certain docteur George Hulbeck, qui avait été dadaïste, était un ami de Hans Arp et avait participé à un court-métrage avec Marcel Duchamp. Gödel l'avait rencontré par l'intermédiaire de son ami Albert Einstein et il le recevait aussi à déjeuner chez lui à Princeton. Mais pour Gödel, nous dit Pierre Cassou-Noguès, l'inconscient, c'est l'esprit de Dieu. Oui, l'inconscient pour Gödel, ce n'est pas l'Autre, ce n'est pas l'Autre qui, comme dit Lacan, n'existe pas mais a un corps. L'inconscient pour Gödel, c'est ce qui existe et qui n'a pas de corps. C'est l'ange. Et l'ange, c'est l'en-je de la théorie des mathématiques ! Nous allons voir pourquoi.

Gödel pose en effet comme une thèse qu'il y a d'autres mondes et d'autres êtres rationnels différents et plus élevés que l'espèce humaine et qui habitent la réalité du monde mathématique. Car Gödel a une conception platoniste des mathématiques : les mathématiques ont une réalité indépendante de l'esprit humain. Il y a des êtres séparés de la matière et qui font des mathématiques : ce sont les anges. Le monde des objets mathématiques est peuplé d'anges. Ces anges s'incarnent dans les idées comme nous nous incarnons dans la matière. Comment avons-nous accès à ce monde des mathématiques habité d'objets mathématiques et d'anges ? Par un organe particulier, l'œil mathématique, sorte d'œil pinéal qui nous fait voir l'abstrait.

Cette métaphysique cohabite très bien, dans l'esprit de Gödel, avec la logique du théorème d'incomplétude. Car pour Gödel l'incomplétude non seulement est la limite dans laquelle s'exprime une machine de Turing (un ordinateur) mais est aussi la limite propre à l'esprit humain, au cerveau humain. D'où la question : l'esprit humain est-il ou non une machine de Turing, où les axiomes des mathématiques et les théorèmes qui en découlent peuvent se résoudre de manière finie ? Car rien ne dit que nous

25. P. Cassou-Noguès, *Les démons de Gödel. Logique et folie*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2007.

pouvons résoudre ce que les ordinateurs ne peuvent résoudre ni qu'en raisonnant sur les machines de Turing nous ne sommes pas une machine.

En fait, le théorème d'incomplétude conduit au dilemme philosophique suivant : ou bien l'esprit humain est irréductible à un ordinateur, ou bien il existe des propositions mathématiques (par exemple, les problèmes diophantiens) indécidables pour notre esprit et que donc les mathématiciens ne résoudront jamais. Mais alors il faut admettre que les objets mathématiques ont une existence propre irréductible au monde sensible. Gödel a la conviction que notre cerveau est une machine de Turing, mais pas notre esprit, car ce que son théorème d'incomplétude montre est uniquement « la mécanisation des mathématiques », explique-t-il à son ami Wang, ce qui veut dire que « l'élimination de l'esprit et des entités abstraites est impossible ²⁶ ». Entre les deux options de son dilemme Gödel opte pour l'esprit comme réalité indépendante du monde matériel. Dans une note pour le *Times Magazine*, en 1963, Gödel déclare, avec beaucoup de circonspection, qu'il espère montrer par ses travaux que l'esprit humain est quelque chose de totalement différent d'un mécanisme combinatoire fini tel qu'un ordinateur électronique.

Le survol des ensembles transfinis

J'en viens à ce qui amène Gödel à postuler l'existence d'« une forme d'être plus haute que nous qui avons un corps », qui seule est capable de résoudre tous les problèmes qui puissent se poser, par exemple tous les problèmes diophantiens, et donc de transformer les mathématiques en un édifice complet. La nécessité de cet être se pose pour la théorie qui est à la base des mathématiques, la théorie des ensembles.

Voici comment Gödel définit un ensemble dans un de ses papiers datant de 1973 : « Un ensemble est un tout consistant dans ses éléments. Comme critère pour l'existence d'un tel tout, nous utilisons le fait que nous pouvons en un certain sens idéalisé survoler (*overview*) ou parcourir (*run through*) la pluralité en question [...]. Parcourir devra sans doute signifier

26. *Ibid.*, p. 122.

parcourir par un esprit possible²⁷. » Ce parcours impliquant le temps, comment alors parcourir, passer en revue, compter les ensembles infinis ? Si on définit la réalité, l'existence d'un ensemble infini, dans toute son extension, par le survol possible de cette extension, il faut supposer une intuition du temps autre que le nôtre, il faut donc supposer un esprit qui vivrait dans ce temps idéalisé du survol de l'infini. Gödel le formule comme un théorème dans *A Logical Journey, From Gödel to Philosophy*, un livre de Wang où sont retranscrits leurs entretiens : « Pour tout ensemble, il y a quelque esprit qui peut le survoler dans le sens le plus strict²⁸. » Les anges sont ces esprits qui vivent dans un temps transfini, non archimédien, et qui y passent en revue les ensembles d'ordinaux transfinis ! À l'avant-poste du comptage des ordinaux cantorien $\omega + 1$, $\omega + 2$, ... qui est ce que Lacan appelle la pointe du mental, Gödel place les anges, seuls capables de compter les infinis dénombrables.

Ce n'est pas le point Oméga de Teilhard de Chardin que survolent les anges de Gödel, ce sont les omégas de Cantor ! Mais quelle est la fonction de cette angélogie mathématique dans la subjectivité psychotique de Gödel ? Avançons que sa fonction est de rétablir une quatrième dimension (avec un tiret, les anges constituant pour lui la quatrième demeure du dit) là où la pente du délire paranoïaque de contamination l'entraîne vers une confusion des trois dit-dimensions fondamentales du parlêtre que sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. L'angélogie hors corps aurait donc pour fonction de suppléer à la forclusion du corps et au rejet de l'imaginaire dont l'hypocondrie délirante est la manifestation clinique.

Des anges nominateurs et inhibiteurs

Je rappelle que dans l'esprit borroméen de Lacan la psychose paranoïaque se caractérise par une indistinction entre les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire du fait de la mise en continuité de leurs trois ronds R, S, I, qui forment un nœud de trèfle à une seule corde, alors que dans la névrose ils sont borroméennement noués par un quatrième rond, celui du symptôme. Mais il y a, dans la psychose, comme Lacan l'a

27. *Ibid.*, p. 236-237.

28. *Ibid.*, p. 239.

montré à propos de Joyce, possibilité de suppléer à cette régression infra-borroméenne par le rétablissement d'un nouage borroméen à quatre. Chez Joyce, c'est son ego d'artiste qui répare le dénouage provoqué par la carence, la démission, le reniement du père dans lequel James Joyce est pourtant enraciné. Cette carence, cette forclusion de fait du père se traduit, au niveau du nœud R.S.I., par un lapsus d'écriture au niveau du passage du rond du réel sur celui du symbolique, lapsus du nœud d'où résulte ce que Lacan appelle *la maladie de la mentalité*, qui correspond au lâchage du rond de l'imaginaire, du corps donc, qui n'est plus borroméennement solidaire du réel et du symbolique et qui, sans la sécurité de l'ego, va en roue libre sur la pente folle du sens et de la pansignifiance.

Mais il n'y a pas que l'ego comme suppléance à la forclusion. Lacan envisage aussi la suppléance en tant que fonction nommante incarnée, soit par le symptôme, soit par l'inhibition, soit par l'angoisse. Ainsi, le symptôme peut faire suppléance en tant que quatrième rond qui, à partir du nœud borroméen R.S.I., se dédouble, pour ainsi dire, du rond du symbolique pour s'y coupler dans un nouage à quatre. De même, l'inhibition peut faire suppléance en tant que quatrième rond couplé au rond de l'imaginaire, c'est-à-dire du corps.

Retenons cette possibilité de suppléance par le quatrième rond de l'inhibition chez Gödel, pour qui ce n'est manifestement pas l'ego qui assure la réparation du nœud subjectif. C'est l'ange. La mathématique des anges chez Gödel, les anges de son *angéломathique* relèvent d'un acte de nomination, dans sa fonction nouante. Les anges de Gödel sont des nominateurs de l'imaginaire, ils donnent substance imaginaire au Nom-du-Père forclus pour nommer ce qui du corps défaille à endiguer l'innommable de la jouissance hypocondriaque. Leur fonction n'est pas sinthomatique. Elle est inhibitrice. Ces anges des mathématiques opèrent sur la jouissance comme des inhibiteurs. Ils inhibent l'envahissement du corps propre par la sale jouissance de l'Autre.

C'est pour autant qu'ils sont, dans le monde du raisonnement mathématique, qui est par excellence le monde du pur imaginaire, des êtres sans corps, de pure idéalité, que Gödel s'est servi des anges comme d'un imaginaire de sécurité à même de lui permettre de tenir bon la corde de

la subjectivation borroméenne, non sans l'appui solide de son ami Einstein et de sa femme Adèle.

Je conclus. Nous devons à Gödel deux théorèmes fondamentaux de la structure du parlêtre. Le théorème d'incomplétude et le théorème des anges. Le premier est le *théorème de limitation interne du symbolique* – et donc de la vérité. Son corollaire est le symptôme, nominateur de cette limitation. Nommons le second *théorème de limitation interne de l'imaginaire* par l'ange inhibiteur, qui au démon du symptôme supplée quand a échoué la limitation du premier.